

Le cuirassé Potemkine n'avancera pas à l'aviron

Ralph Elawani

Numéro 270, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92240ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Elawani, R. (2019). *Le cuirassé Potemkine n'avancera pas à l'aviron*. *Spirale*, (270), 10-15.

Le cuirassé Potemkine n'avancera pas à l'aviron

J'ai rencontré Robert Morin par l'entremise de la télévision. La boîte à images a longtemps été ce parc d'attractions où je manœuvrais d'un manège à un autre au gré d'une offre restreinte ou tout au plus «à la carte». J'en conserve des impressions fugitives; quelques séquences et citations. Une anamnèse métagraphique. Un homme dit à une femme: «vous êtes la reine des seins» (*Bleu nuit*); un bout de carotte est retiré du vomi d'une nonne (*The Devils*, Ken Russell); des anguilles sont extirpées d'une tête de cheval en putréfaction – durant le dîner, on soigne d'une main, sous la robe, la nausée d'une convive ayant assisté au spectacle (*Le tambour*, Volker Schlöndorff adaptant Günter Grass). Dans le cas de Morin, c'était un bras veineux débordant d'un t-shirt de Bad Religion, dans lequel se plantait une aiguille hypodermique. *Quiconque meurt, meurt à douleur*. François Villon et la Betacam numérique. Un film qui présentait le procès de la société par sa lie.

Comme pour Russell, Schlöndorff et Grass, le nom de Robert Morin s'est raccroché aux images du film des années plus tard. J'ai tout vu depuis; je connais son œuvre de fond en comble, au point où le style surgit du nom presque aussi facilement que le nom surgit du style. C'est une malédiction de proximité, une compréhension par contamination, un réflexe contre-productif pour le critique. On ne baise pas ses ex, on ne pactise pas avec son patron, on ne se rapproche pas des artistes dont on admire le travail. Trop tard. Morin est entré dans ma vie par le téléphone, il y a une dizaine d'années. Une entrevue à jamais perdue, comme tant d'autres hébergées en ligne. Dans vingt ans, les textes de ces blogues obscurs, on ne vous les revendra pas dans une librairie où la poussière s'accumule sur les livres comme les mouches dans le pare-brise de ma voiture, sur la route de Montcerf, où je vais retrouver Robert à son chalet.

« MONTSARF »

L'un des derniers hameaux avant l'entrée du parc de La Vérendrye, Montcerf porte un nom qu'on prononce correctement surtout à heures de grande écoute pour parler de saisies chez les producteurs de cannabis. Le reste du temps, on dit « *Monsarf* ». « Beaucoup de ces hommes n'ont jamais fumé un joint de leur vie », m'a un jour dit Morin, alors que je lui parlais des chasseurs (cueilleurs) du coin, dont quelques-uns se retrouvent dans *Panache*, le film d'André-Line Beauparlant, conjointe de Robert depuis 25 ans, tourné près du chalet que le couple habite plus ou moins les deux tiers de l'année.

Au ras du sol, les nuages de mouches grouillent comme des bancs de poissons dans des filets de poussière. Le chemin tire sa langue vaseuse le long de la rivière du Bras-Coupé. « Suis les fils électriques. Rendu au bout, c'est chez nous. » Le F-150 de Robert est stationné devant le chalet construit il y a trente-cinq ans (ou qui a pris trente-cinq ans à construire, c'est selon). Au tout début des années 1980, une cohorte de membres de la Coop Vidéo de Montréal s'est regroupée en compagnie à numéros pour acheter un lot. Les parts ont été divisées et vendues à un prix dérisoire. Les terrains se passent depuis, d'un ami à un autre.

Makusham, mélange de Husky et de Labrador, jappe en voyant ma Yaris manquer de courage dans l'entrée abrupte du chalet en bois. Comme pour l'émission de Florent Vollant, le nom du chien signifie « rassemblement », « *party* », en innu-aimun. Un feu de bois brûle faiblement dehors. Morin sort, la barbe longue et la chemise défraîchie. Il doit faire 35 degrés. Il aurait peut-être été plus simple de marcher quatre cent mètres et de passer les voir, lui et André-Line, dans leur maison de la Petite-Italie, comme je l'ai fait dans le passé, plutôt que de rouler quatre heures dans les Laurentides. Mais les deux endroits sont essentiels pour comprendre le couple ; Morin peut-être davantage, parce qu'il faut bûcher longtemps pour abattre l'homme des bois misanthrope qui revient épisodiquement en ville « travailler l'épaisseur humaine ».

« LA TÊTE, LE CŒUR, LES COUILLES »

Je suis allé quelques fois chez Robert et André-Line, pour des projets divers, des entrevues ou des bières entre amis. Une ou deux fois en compagnie de Mingo L'Indien, autrefois guitariste des Georges Leningrad. Un copain de Robert qui travaille souvent avec André-Line sur les plateaux de tournage.

Robert voulait à l'époque réaliser un film sur les Georges. Un concept simple : « la tête, le cœur, les couilles ». Trois membres dans le groupe, trois visions, ou quelque chose du genre. Plus personne ne se souvient exactement de l'idée. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis, et Morin écrit constamment. Peu en ville, pas mal plus au chalet. « C'est plus facile depuis qu'il y a les ordinateurs. Je suis dyslexique, c'était pas évident à la machine. » Robert Morin est avant tout un cinéaste conceptuel et un homme pragmatique. Un gars de vidéo, pas de pellicule. « *Roma*, c'était épouvantable, le cinéaste se regardait filmer de la misère en noir et blanc ; j'ai abandonné après une demi-heure. »

Il sourit lorsque je lui dis que Carlos Reygadas m'a confié que *Roma* était à ses yeux le Batman du cinéma d'auteur. André-Line aurait sans doute été moins intransigeante si nous en avions parlé ensemble. Je lui reconnais plus d'indulgence qu'à Robert. Ça prend d'ailleurs pas mal pour réaliser le documentaire *Pinocchio*, en 2015, au sujet de son frère, un menteur compulsif et un manipulateur qui en a berné plusieurs. Robert tenait la caméra. Il aurait sans doute fait autre chose s'il n'en avait tenu qu'à lui. Il faut dire que ça prend toute une foi en l'être humain pour s'intéresser encore à un membre de votre famille qui a dévalisé votre maison.

D'ailleurs, ladite maison, le couple qui travaille ensemble depuis 25 ans l'a achetée à une époque où le prix d'un taudis était en phase avec celui-ci. L'une des poutres qui soutenait une partie de la charpente ne se rendait même pas jusqu'au sol. L'un des murs était retenu par l'opération du Saint-Esprit. La brique extérieure s'est mise à se morceler un jour, durant des rénovations. Le genre de cirque construit en « beau-frère » ou, comme dit Robert, en beau-frère italien qui te fait ça pas cher. Si l'on compte le sous-sol, il y a en réalité trois étages. La tête, le cœur, les couilles...

LE VOLEUR VIT EN ENFER

Ma première conversation face à face avec Robert Morin remonte à la projection de *Petit Pow! Pow! Noël* au microcinéma Blue Sunshine, en 2010. « Un film d'horreur, mais dans la tête du monstre, avec ses yeux. » Son dernier film réalisé du vivant de son père ; un notaire qui a passé une bonne partie de sa vie dans un CHSLD, à la suite d'un grave accident de la route. « On habitait Montréal, puis on est déménagés en banlieue, à Saint-Hyacinthe. On a vécu comme des riches pendant deux ans. Un jour, mon père a eu un grave accident de la route. Je l'ai visité deux fois par semaine pendant presque 20 ans. » La mère de Morin avait dû prendre le relais. Elle est décédée dans un incendie au début des années 1990. « J'ai pleuré une fois, c'est à l'enterrement de ma mère. » C'est avec le petit héritage que Morin a pu faire une mise de fonds sur la maison de la Petite-Italie. Plusieurs rencontres ont été nécessaires pour aborder ces sujets. Morin déteste parler de lui-même (encore plus qu'il déteste l'écriture de soi ou que les artistes parlent d'eux-mêmes). Il a plus tôt cette année refusé un grand entretien radio-canadien avec Franco Nuovo. Lors de notre première rencontre, c'était surtout moi, d'ailleurs, qui avais parlé.

J'habitais un studio miteux, travaillais au noir et partageais murs et plafond avec d'autres chiens sans collier. Le câble gratuit était la lymphe (pauvre en nutriments et riche en déchets) de cette niche de chambreurs qui rappelait le « tape existentiel » de Morin, *Le voleur vit en enfer* : la dégringolade d'un homme, son arrivée dans un immeuble à trois murs ; sa psychose induite par la banalité du quotidien. Il l'avait tourné dans un moment de misère. « On a tous notre marde à manger », m'avait-il dit entre deux verres au Else's, sur la rue Roy. À cinq minutes de là, au Blue Sunshine, Denis Côté poireautait depuis une demi-heure en attendant notre retour pour le Q&A devant public.

Aucune raison ne justifiait alors que nous partagions autre chose que le cinéma. Nos chemins se sont inévitablement séparés. Blue Sunshine a mis la clé sous la porte. J'ai vieilli, trouvé une chaise éjectable qui vient avec un T4 et fait un *burnout* comme tout le monde. Puis un jour, Kier-La Janisse, l'une des deux têtes pensantes du Blue Sunshine, m'a demandé de revisiter *Petit Pow! Pow!* dans le cadre d'une publication (*Yuletide Terror: X-Mas Horror on Film*). La Coop Vidéo de Montréal m'a donné l'adresse de Robert. Je suis arrivé chez lui alors qu'il revenait de l'hôpital. « Rien de grave, juste un malaise après la soirée d'hier. » Il avait encore le bracelet d'identification médicale autour du poignet lorsqu'il m'a proposé un café. Tout de même étrange pour un gars qui devait me parler d'un film tourné dans un mouiroir.

J'avais été saisi par le charme de la maison. Les rideaux *seventies*, les photos sur les murs, la lumière, les meubles en teck, l'œuvre d'Isabelle Guimond dans le salon, la collection de masques africains de Robert, la cour arrière qui donne sur un atelier où André-Line peint lorsqu'elle est en ville. « Ma blonde fait de la D.A. ; elle a du goût. » Directrice artistique durant des années, André-Line Beauparlant est aujourd'hui surtout conceptrice visuelle. Morin, lui, a débuté avec la photographie. « Toi, tu écris dans la vie. Moi, je suis plus un gars d'images et de concepts. Si je te demande de cadrer le paysage devant toi, je suis pas mal certain que tu sauras pas quoi faire. »

Du paysage, Morin en a vu. Il a voyagé partout dans le monde, habité un moment au Maroc, une secousse en Amérique du Sud, quelques mois au Vietnam et même une semaine chez Hubert Mingarelli (avant d'adapter *Quatre soldats*). Il a aussi traîné au CBGB's durant les premières années d'activité du club new-yorkais. Plus jeune, il a échappé aux cohortes de marxistes de salon, contrairement à plusieurs de ses contemporains. « J'étais tellement gelé que je suis passé à côté de tout ça. » Puis il a fait de la vidéo corporative un moment comme caméraman, pour manger, et œuvré au sein d'une petite compagnie. « C'est drôle, ça me tente plus de voyager aujourd'hui. J'ai presque honte, ostie. T'es comme un portefeuille sur deux pattes. »

La cuisine de leur maison est meublée avec le mobilier d'un ancien casse-croûte d'Hochelega-Maisonnette. Que du *stainless*. Dans la pièce de travail de Robert s'empilent des clichés de jeunesse qu'il a commencé à retoucher à l'ordinateur. « Je suis rendu pas mal habile avec Photoshop. » Les dernières créations sur lesquelles il trime sont des œuvres en boucle créées à partir de photos prises au Vietnam. De la *scrap*. Tout ce que le plastique et l'imagination peuvent produire. Un loop de *scrap* colorée. L'imprimante de Morin est au sous-sol, non loin d'une étagère où dorment des DVD. Il visionne désormais surtout des séries. « Le cinéma est un art qui avance au cash. *Le cuirassé Potemkine* n'avance pas à l'aviron. Il y a pas mal plus intéressant en littérature et au théâtre expérimental. » Morin est un lecteur de Joseph Conrad, de Ryszard Kapuściński et de William Faulkner. Un fan de Sam Peckinpah, Werner Herzog, Rainer Werner Fassbinder. De l'aventure, de la violence, des concepts. Des « auteurs », surtout, dans le sens le plus noble du terme. Des individus à la personnalité forte et à la personnalité singulière. Le genre de créature à l'étroit en ville entre quatre stops. C'est pour ça qu'il y a des endroits comme Montcerf...

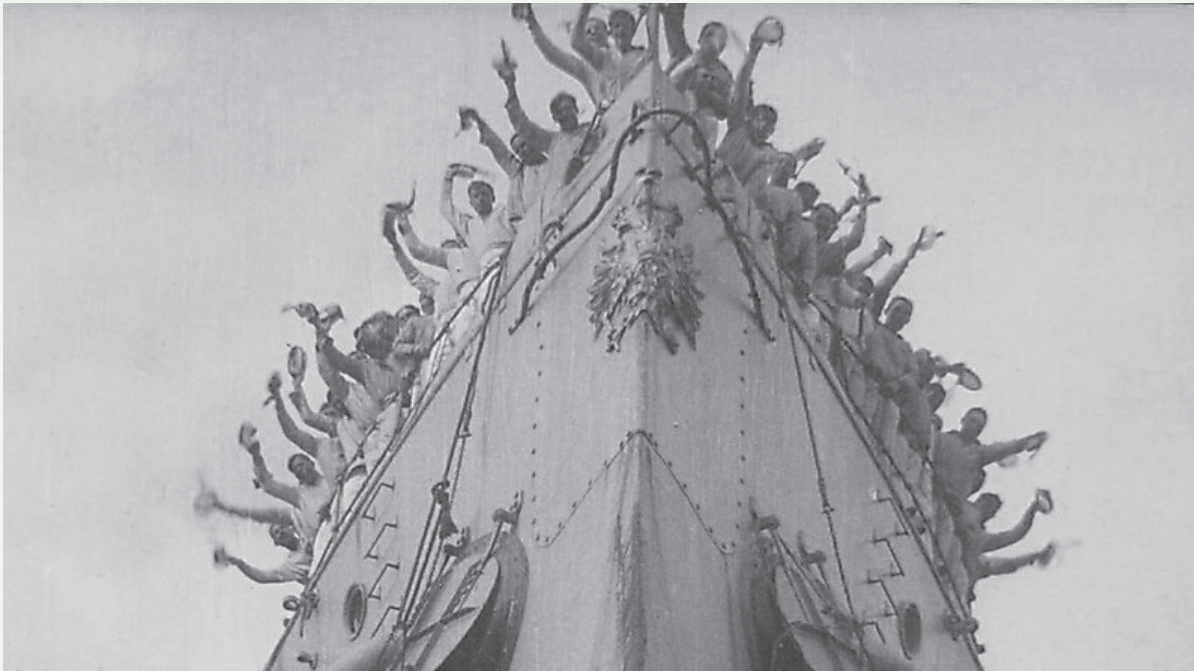
« JE PRÉPARE UN FILM CONTEMPLATIF »

André-Line n'est pas à Montcerf cet été. « Elle travaille sur le prochain film d'Anaïs [Barbeau-Lavallette, *La déesse des mouches à feu*]. » Robert lui a construit un atelier à une centaine de mètres du chalet. Tout vitré, avec une mezzanine. André-Line peint depuis un peu plus de dix ans. « Je ne savais pas dessiner. Je ne parlais pas avec une formation en arts visuels. J'ai simplement eu un élan, j'y ai été poussée par des questions que je me posais et pour lesquelles je n'avais pas de mots », m'a-t-elle dit un jour, un peu avant sa rétrospective à la Cinémathèque québécoise, où une exposition consacrée à ses œuvres graphiques avait aussi lieu. Elle a réalisé plus de 200 peintures. Surtout des portraits de Sébastien, son jeune frère lourdement handicapé, décédé en 2001. « Ma famille n'a jamais vu ces portraits. » Elle a commencé à dessiner pour « explorer la tristesse, la honte, la famille ou encore la colère d'une autre manière ». Ça lui a fait du bien. Pas plus compliqué que ça. La simplicité de ce constat ressemble à celle des questions qu'elle pose aux différents sujets de ses documentaires. C'est cette aisance qui les auréole d'une grâce à la fois crue et singulière.

L'entrée du chalet donne à voir un intérieur lumineux. Une grande pièce se divise en salon, cuisine et salle à manger. Un escalier mène au deuxième étage. Le mur qui longe celui-ci est recouvert de photographies dans de petits cadres. De la famille, des amis, quelques visages connus – Gaston Lepage, Robin Aubert.

La soirée se déroule dans la pièce la plus récemment construite par Robert. Un addenda à ce chalet qui surplombe les coudes de la rivière, où il se baigne et pêche pour garder la main. « Après quatre heures de travail cérébral, je suis plus très intelligent. » Les bières descendent, le soleil aussi. Les ouaouarons mugissent dans la pénombre. Clac, clac, clac, comme des contrebasses mal accordées. Robert pointe un trépied artisanal à l'extérieur. « J'en avais sept comme ça dehors. Je prépare un film contemplatif. Je déplaçais ma caméra de l'un à l'autre. » Il a filmé la décomposition d'une carcasse d'original. « L'hiver dernier, il a tellement neigé que je devais me pencher pour regarder l'objectif. »

Le lendemain matin, il s'assoit à son ordinateur pour faire du montage. Toujours sa vidéo contemplative. « C'est pas très intellectuel. » Son Mac est installé sur une table en bois, à quelques pas de sa chambre. Une bibliothèque fait face à l'escalier qui mène au deuxième étage, où se trouvent trois chambres. Les planchers sont ornés de motifs *pop art*. « Je faisais ça dans les années 1970. »



ROBERT MORIN EN 10 FILMS

- 1 MA VIE C'EST POUR LE RESTANT DE MES JOURS 1980
- 2 LE VOLEUR VIT EN ENFER 1984
- 3 LA FEMME ÉTRANGÈRE 1988
- 4 REQUIEM POUR UN BEAU SANS-CŒUR 1992
- 5 YES SIR! MADAME... 1994
- 6 WINDIGO 1994
- 7 QUICONQUE MEURT, MEURT À DOULEUR 1998
- 8 LE NÈG' 2002
- 9 PETIT POW ! POW ! NOËL 2005
- 10 LE PROBLÈME D'INFILTRATION 2017

JOSEPH CONRAD EN SNOWBIRD

Morin est l'un des éternels éconduits de notre cinéma. Marcel Jean, aujourd'hui directeur de la Cinémathèque québécoise, en a déjà parlé comme du seul cinéaste québécois important des années 1980. Contrairement à une majorité de réalisateurs, il n'a jamais fait de publicité. Aucun effet de contamination esthétique de ce côté-là. «Bernie non plus», dit-il, sans néanmoins qu'on sente une pointe de vantardise dans son propos. Bernard Émond habite à 300 mètres du chalet de Robert. Une cabane rudimentaire. «Demain, on ira l'aider à bouger la cabane de sa blonde. L'eau l'a déplacée, ce printemps.»

Après le dîner, il pose (enfin) une fenêtre sur le conduit d'aération de la salle de bain qui donne sur la cuisine. «Ma blonde va être contente, ce sera moins gênant pour la visite le matin.» La bibliothèque qui surplombe la toilette est remplie d'ouvrages sur les plantes, les champignons, la flore laurentienne. Le bon vieux frère Marie-Victorin. Je retrouve aussi l'exemplaire du *Journal d'un hobo* que je lui ai prêté l'année dernière. Il a dû lire ça cet hiver, en sacrant parce que sa motoneige calait constamment dans le bois.

Morin déteste l'hiver. «Je suis un *snowbird*. J'aime la chaleur.» Il a passé plusieurs hivers en Amérique du Sud. Le Panama, le Costa Rica. Probablement les lieux qu'il préfère. Pour le climat, la population, la littérature. «Je pense m'acheter une cabane là-bas avec mon frère.» Ceci dit, ce n'est pas à défaut d'avoir essayé d'aimer le froid. Au début des années 1980, comme Bernard Émond, il a enseigné aux Inuits. «C'était avant qu'APTN reprenne tout sous la même bannière. Le mandat était de mettre sur pied de petites télévisions communautaires.»

Durant les années 1920, on estime que près du deux tiers des Kivallirmiut (Inuits du Caribou) sont morts lors d'une grande famine¹. Les épisodes se sont ensuite succédé. Au début des années 1980, l'Éthiopie a connu une famine mondialement diffusée. L'Inuit Tapirisat of Canada (ITC) organisa l'opération Polar Star pour venir en aide aux Éthiopiens. «Les anciens se souvenaient des famines. Les dons ont été importants. Surtout pour des petites populations. L'Éthiopie a invité des représentants Inuits à séjourner là-bas. On a suivi pour filmer. Je ne sais pas combien de derniers souffles j'ai filmés.»

Morin est à ce titre l'un des réalisateurs allochtones les plus près des Autochtones. De manière non intéressée (doit-on le préciser?). Il les fréquente depuis des années, aussi bien à la pêche qu'au cinéma. Il est à des lieues des institutions et des bonnes âmes qui nous vendent les «Indiens de cartes postales» que les conseils des arts se ridiculisent à perpétuer en se donnant l'air d'avoir acheté des parts dans notre médiocrité

¹ — Robert McGhee, «Kivallirmiut (Inuits du Caribou)», L'encyclopédie canadienne, 8 juin 2016. En ligne.

collective. En 1994, à un an du deuxième référendum sur la souveraineté du Québec (la même année où il réalisait *Yes Sir! Madame*), Morin tournait un film sur un groupe d'Autochtones qui décrète l'indépendance d'un territoire du Grand Nord. «*Heart of Darkness* chez nous.» C'est durant le tournage de ce film qu'il a rencontré André-Line.

La piste de Joseph Conrad, Robert l'a suivie durant des années. Jusqu'à traquer pendant plusieurs mois une femme enlevée par les indigènes Yanomami à l'âge de douze ans et revenue chez les Blancs vingt-cinq ans plus tard. Le scénario existe. Refusé partout. Allez comprendre. «J'ai tout de même fait un tape sur ça, en 1988.» *La femme étrangère*. «Considérée comme une étrangère par ses kidnappeurs tout au long de sa captivité, les membres de sa famille la traitent d'Indienne lorsqu'elle retourne vivre parmi eux avec ses trois enfants», lit-on sur le site de la Coop Vidéo. En somme, une inversion du «syndrome de la pomme» (rouge à l'extérieur, blanche à l'intérieur) auquel bien des Autochtones ont fait face.

Il se fait tard, et la chaleur a à peine diminué. Je dors dans le salon, loin de ma moustiquaire. «T'es-tu chicané avec ta blonde?», demande Robert, en se levant. «Non, trop chaud.» «Ça va être beau sur le ciment, tantôt. Ah oui, as-tu déjà fait du ciment? Je vais te passer des bottes. On va couler une dalle de béton.» La bétonneuse arrive une heure plus tard. Non loin du chalet, une dénivelation mène à un cabanon que Robert a construit pour entreposer des outils et du matériel de pêche. Son potager de survivaliste prospère à cinquante mètres de là. En sortant du chalet, je m'approche des cendres de la veille qui fumotent encore, près du barbecue. Robert est déjà en bas, avec truelles et râteliers. «On va niveler ça au madrier une fois qu'on aura coulé le ciment.» L'opération prend la matinée.

Nous rentrons nous changer avant de sauter à l'eau. Près de la rivière, Bernard Émond est occupé à fabriquer des skis pour faire glisser la cabane de sa copine (absente elle aussi lors de mon passage à Montcerf). Il porte un pantalon brun, une chemise blanche à manches longues, un chapeau de pêche et un filet lui couvrant la tête. Il doit faire 125 livres et me salue d'une voix amicale. N'avoir jamais vu de photos du frère Marie-Victorin, j'imagine que je pourrais les confondre.

Plus tard, en après-midi, avant que je ne quitte le chalet, Robert me remet une clé USB sur laquelle il a placé quelques scénarios refusés, dont *La femme étrangère*, et un autre intitulé *Deux acteurs et la mort*. Son hommage à Peckinpah et Fassbinder. Un acteur incarnant le chef d'un gang de motards se fait enlever par un vrai gang de motards. «J'avais en tête de prendre Hugo Girard et Robin Aubert pour ça.» J'éplucherai les pages sur le chemin du retour, en plaignant l'employé de la SODEC qui a tenté de faire tenir le tout dans une case. «Y'a un livre à faire sur les arcanes du financement de notre cinéma national», m'a dit Robert, ajoutant qu'il se demandait si des Michael Haneke ou des Lars Von Trier auraient pu émerger de celui-ci. C'était quoi déjà, la formule? Ah oui, *le cuirassé Potemkine* n'avance pas à l'aviron.